

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

—C'est bizarre !... Dans les villes comme dans les villages, dans les châteaux comme dans les chaumières, on ne parle cependant que de cette troupe de bandits, dont le repaire reste inconnu, dont l'audace s'accroît chaque jour par l'impunité, et qui, comme s'ils étaient protégés par quelque puissance infernale, semblent être partout à la fois, et commettent un crime, demain, à une distance fabuleuse de celui qu'ils auront commis aujourd'hui.

Denis sut commander assez à l'expression de son visage pour amener sur ses lèvres un sourire légèrement moqueur.

Le baron remarqua ce sourire, et il en demanda la cause.

—Que voulez-vous, cher baron ! —répondit le jeune homme, —en France, nous ne pouvons pas nous décider à ajouter foi aux voleurs de grand chemin... et nous avons la mauvaise habitude de faire toutes sortes de méchantes plaisanteries sur les troupes de bandits qui peuplent les forêts noires de votre brumeuse Allemagne... —Ainsi, vous doutez ?... —fit Réginald.

—Malheureusement, je ne puis pas douter du crime, le sang et le feu ne parlent que trop haut. Je ne doute que de ces troupes si bien organisées dont vous me parliez tout à l'heure... Il me semble que malgré vous, vous vous faites l'écho des poétiques exagérations de votre pays.

—Eh bien, si je vous disais qu'une personne de ma connaissance très-intime, mon banquier, qui est en même temps l'un des plus riches commerçants de l'Allemagne ; plus riche, il y a un an, périt victime d'une trame ourdie avec une habileté merveilleuse par les affidés de cette même bande dont vous semblez contester l'existence !... —Mais, interrompit le jeune homme, —si je comprends bien vos paroles, la personne de qui vous me parlez a échappé aux dangers qui la menaçaient ?... —Oui, mais presque par un miracle... Pendant plusieurs mois, d'ailleurs, la vie de cette personne a été gravement compromise par les suites d'une blessure terrible, et elle a perdu des sommes immenses... —Puis-je savoir son nom ?

—Oh ! sans doute... ce nom est bien connu, et vous devez l'avoir entendu prononcer plus d'une fois... c'est celui du fameux Van Goët de Cologne, et le drame dont je vais vous raconter les péripéties se passait dans l'auberge du Faucon Blanc, au village de Goldner, sur les bords du Rhin... En entendant prononcer ainsi à l'improviste le nom du juif qu'il avait frappé d'un coup de couteau, Denis, malgré tout son aplomb, devint extrêmement pâle.

Mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid.

Réginald n'avait point remarqué l'émotion passagère de son hôte.

XV. — AMOUR.

Réginald reprit la parole et raconta à Denis toutes les péripéties de ce drame nocturne que celui auquel il s'adressait connaissait mieux que lui.

Quand il eut achevé, il ajouta :

—Maintenant, mon cher chevalier, si vous doutiez encore de l'existence de cette sinistre association de bandits, j'ajouterai qu'il ne se passe presque pas un jour sans qu'ils accomplissent quelque nouvel et sanglant exploit... Le crime de cette nuit est un de leurs actes habituels, seulement ils ne s'étaient pas encore approchés de cette partie de l'Allemagne... Me voici prévenu, je me tiendrai sur mes gardes, et si les misérables s'attaquaient au château de Kergen, ils y trouveraient une résistance à laquelle, sans doute, ils sont loin de s'attendre... —S'attaquer au château de Kergen... —répéta Denis, —ils n'oseraient... —Ah ! répondit Réginald, —je souhaiterais presque qu'ils le fissent !... —Pourquoi donc ?

—Pour voir face à face cette poignée de bandits qui font trembler l'Allemagne, et devant lesquels, je vous jure, le vieux gentilhomme qui vous parle ne reculerait pas.

—Baron, —s'écria Denis, —vous pouvez, le cas échéant, compter sur un bon coup d'épée de ma part !

—Et pardieu, j'y compte aussi ! A nous deux, chevalier, je crois que nous aurions raison, sans trop de peine, de ces mystérieux héros du crime et de la nuit... —Etranges héros !... —répéta le jeune homme, —comment donc se fait-il que la police allemande n'en ait pas fini avec eux depuis longtemps ?

—Parce que, je vous le répète, ils sont invisibles et insaisissables comme de véri-

tables esprits de ténèbres... seulement, sur leur passage, ils laissent une trace de sang.

Après un instant de silence, Denis demanda :

—Comment m'avez-vous dit, baron, que se nommait ce banquier juif dont vous me parliez tout à l'heure ?... —Van Goët.

—Est-il de ce pays ? —Il habite habituellement Cologne, je croyais vous l'avoir dit aussi... —Et vous le connaissez personnellement ?

—Oui, et beaucoup. Van Goët est mon banquier, et c'est de sa bouche que je tiens les détails que je vous donnais il n'y a qu'un instant.

—Vient-il quelquefois vous rendre visite en votre château de Kergen ? —Toutes les fois que ses affaires l'amènent dans ce pays ; il lui arrive souvent de passer deux ou trois jours avec nous.

—L'attendez-vous prochainement ? —Oh ! je ne pense pas qu'il vienne de sitôt... J'ai ouï dire qu'il était en ce moment en France, à Paris.

Denis interrompit ses questions, dont le baron aurait pu s'étonner si elles s'étaient prolongées plus longtemps.

Les deux interlocuteurs venaient de tourner la colline qui se trouvait entre la maison incendiée et le parc du château.

—Ah ! murmura Réginald, —mon cœur se brise quand je pense au désespoir de cette malheureuse Roschen... —A-t-elle d'autres parents ? —demanda Denis.

—Aucun. —Quelques ressources ? —Pas la moindre. Son père n'avait d'autre fortune que la maison qui est brûlée, et l'argent qui a été cause de sa mort, et qu'il prêtait, à intérêts, aux paysans des environs... —Mais, alors, que va donc devenir cette pauvre enfant ?

—Ah ! quant à cela, n'en soyez point inquiet : je la garderai au château, où elle deviendra la compagne et la première femme de chambre de mes filles.

Les chevaux ne tardèrent point à s'arrêter devant le perron du château.

Roschen n'était plus là, Marguerite et Mina l'avaient fait monter dans leur chambre et s'efforçaient sinon de la consoler, au moins de lui rendre un peu de calme et de modérer la déchirante expression de son désespoir.

Le baron et Denis regagnèrent leurs appartements et se mirent au lit.

Mais il fut impossible au jeune homme de fermer l'œil pendant bien des heures. Malgré lui, toutes sortes de prévisions funestes se présentaient à son esprit. Il ne pouvait douter que les chevaliers du poignard, commandés par Roncevaux, ne fussent les auteurs de l'assassinat de Ritter et de l'incendie de sa maison, et il maudissait la fatalité qui avait amené aussi près de lui ces hommes qu'il avait un tel intérêt à voir éloignés en ce moment.

—Certes, —ajoutait Denis avec une terreur superstitieuse, —le hasard est contre moi !... Si le malheur veut que les chevaliers du poignard viennent attaquer ce château et me reconnaissent, tout est perdu !... Adieu mes beaux rêves !... adieu mes douces espérances !... Comment conjurer ce malheur ?... Denis cherchait, et ne trouvait rien.

Cela dura jusqu'au matin.

Enfin, au moment où les premières lueurs de l'aube blanchissaient à l'orient, un sommeil qui se prolongea pendant deux ou trois heures vint fermer les yeux de notre héros. Quand il se réveilla, la fièvre de son sang et de ses pensées s'était un peu calmée, et il se sentait moins disposé à douter de l'avenir et de sa bonne étoile.

Et, tout en sautant en bas de son lit, il murmurait cette phrase que nous lui avons déjà entendu répéter plus d'une fois : —Le diable me protégera !... ne suis-je pas donné au diable ?

Ce même jour, le baron de Kergen, ainsi qu'il en avait formé le projet la nuit précédente, entreprit une sorte d'enquête, dont le but était de découvrir la retraite des assassins incendiaires.

Cette enquête n'amena absolument aucun résultat.

Un ruisseau rapide, mais sans profondeur, circulait à quelques centaines de pas du théâtre du crime.

Les bandits, avec cet instinct merveilleux que l'Américain Cooper prête à ses Mohicans, avaient fait entrer leurs chevaux dans le lit de ce ruisseau, de façon à ce qu'il devint complètement impossible de les suivre à la trace.

—Voilà des gens bien habiles et bien redoutables !... —s'écria le baron, quand il se fut aperçu de la circonstance que nous venons de mentionner.

—Allons, —pensa Denis de son côté, —les chevaliers du poignard sont commandés de main de maître, et Roncevaux deviendrait

un grand homme si je ne l'arrêtais en route !... Le soir du même jour, Marguerite et Denis se rencontrèrent dans l'une des allées les plus solitaires du parc.

Nous savons que les deux jeunes gens s'aimaient, mais qu'ils ne se l'étaient jamais dit.

Marguerite, comme toutes les jeunes filles dont l'amour s'unit à une ignorance complète du danger et à une chasteté absolue, était étrangère à toute prudence ridicule.

Elle ne hâta donc pas le pas en voyant Denis s'approcher d'elle, et elle n'eût seulement point la pensée de l'éviter.

Seulement son cœur battit plus vite et une légère teinte rose vint colorer ses joues veloutées.

Marguerite et Denis essayèrent d'échanger quelques paroles banales. Mais ces paroles, que leurs lèvres seules murmuraient, résonnaient faux à leurs oreilles et formaient une discordance étrange avec ce qui se passait dans leur cœur. Au bout d'un instant, tous deux se turent, et ils continuèrent à marcher à côté l'un de l'autre, lentement et en silence.

Ce silence était rempli d'une émotion charmante et d'un trouble délicieux. Sans échanger un seul mot, ces amoureux se comprenaient.

—Mademoiselle, —dit enfin Denis d'une voix légèrement tremblante, —vous souvenez-vous de notre première entrevue, sur le sommet du mont Elster ?... —Comment pouvez-vous me le demander ? —murmura la jeune fille.

—Avec cette grâce adorable qui est dans tout ce que vous faites, vous m'engagiez à venir au château de Kergen... —Et vous résistiez à mes prières... —A vos prières et aux vœux de mon cœur.

—Et pourquoi cette résistance ?... Je ne l'ai jamais comprise, monsieur Raoul.

—Peut-être était-ce un pressentiment... —Que voulez-vous dire ? —Qui sait si je ne partirai pas d'ici bientôt, triste et désespéré, y laissant mon bonheur et le repos de toute ma vie ?

Marguerite pâlit.

—Oh ! mon Dieu ! —s'écria-t-elle, —oh ! mon Dieu ! —Qui sait, —poursuivit le jeune homme, —je n'ai plus qu'à mourir, si vous ne m'aimez pas !... Un sourire d'une expression ravissante entr'ouvrit les lèvres roses de Marguerite et découvrit ses petites dents d'une blancheur nacré.

—Si je ne vous aimais pas, Raoul, —dit-elle avec une candeur angélique, —vous n'auriez qu'à mourir ?... Le jeune homme fit un geste.

Marguerite, sans lui laisser le temps d'articuler un seul mot, continua : —Mais vous ne mourrez point, Raoul, car je vous aime !... XVI. — VISITE AU CHATEAU.

A cette parole, à ce doux aveu, Denis ne put que tomber à genoux devant Marguerite, saisir ses deux mains entre les siennes et les couvrir de baisers.

—Eh bien ! demanda la jeune fille en souriant, —regrettez-vous encore d'avoir cédé à mes prières ?... Regrettez-vous encore d'être venu au château de Kergen ?... Denis répondit par ces phrases entrecoupées et incohérentes qui sont le langage de la passion sincère, par ces mots indistincts, mais échappés du cœur :

... qui, depuis six mille ans, se suspendent toujours aux lèvres des amants !... —Marguerite, chère bien-aimée, —demanda-t-il au bout d'un instant, —le bonheur qui m'inonde est trop grand pour que je ne craigne pas, malgré moi, de le voir s'évaporer comme un beau rêve... Etes-vous bien sûre que votre père ne mettra point d'obstacle à la réalisation de mes désirs et de nos espérances ?... —Mon père ? —Oui.

—Ne savez-vous donc pas, Raoul, que, certes, après ma sœur et moi, vous êtes en ce monde la personne qu'il aime le plus ?... La pensée de notre union, j'en suis sûre, est au fond de tous ses rêves, et c'est avec une joie infinie qu'il va vous ouvrir les bras et vous appeler son fils.

Marguerite ne se trompait pas.

Lorsque, peu d'heures après la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, Denis fit officiellement au baron de Kergen la demande de la main de Marguerite, le bon vieillard leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes de joie et étendit vers le faux Raoul de Navailles ses deux mains pour le bénir.

A partir de ce moment, Denis se trouvait officiellement le fiancé de Marguerite.

Nous avons dit plus haut que le projet du jeune homme était, aussitôt après avoir vu sa recherche agréée, de retourner pas-

ser quelques heures au château de Falkenhorst, afin d'y reprendre les sommes considérables déposées par lui en lieu sûr avant son départ.

Comme nul ne dispose de l'avenir et ne peut prévoir les événements, Denis pensa qu'il fallait en finir le plus tôt possible.

Aussi, le soir de ce même jour où il venait d'être agréé par le baron de Kergen, il dit à son beau-père futur, en présence de Marguerite et de Mina : —Cher baron, demain de bonne heure, je prendrai congé de vous.

—Vous nous quittez !... —s'écria Marguerite, devenue aussitôt pâle et tremblante.

—Pour bien peu de temps... deux jours tout au plus.

—Mais pourquoi ?... —Pour terminer une affaire d'argent assez importante, que mon séjour au château de Kergen m'a fait négliger complètement.

—Et, —demanda Réginald, —où vous appelez-t-elle cette affaire ?

Denis nomma une petite ville distante d'une quinzaine de lieues.

—Eh bien ! —répliqua le baron, —puisqu'il le faut, allez ; mais revenez-nous bien vite... Vous voyez comme ma pauvre Marguerite est vaine.

—Oh ! Raoul... Raoul... —murmura Marguerite, —je ne vous dis pas comme mon père : Allez ! Je vous dis au contraire : A quoi bon nous quitter pour vous occuper d'une affaire qui n'intéresse que votre fortune ?... Qu'importe que nous soyons un peu plus ou moins riche ?... D'ailleurs, cette affaire, vous l'avez remise déjà, vous pouvez sans doute la remettre encore... Raoul, restez auprès de nous... —Chère Marguerite, —répliqua le jeune homme, —vous savez bien que je n'ai et que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre... Votre cœur souhaite que je reste... je resterai.

—Merci... merci ! —balbutia la jeune fille avec un sourire et en tendant à Denis sa main, qu'il pressa contre ses lèvres.

Réginald intervint.

—Vous êtes des enfants tous deux, —dit-il, —toi, Marguerite, de t'inquiéter ainsi sans motifs, vous, Raoul, d'obéir à cette chère folle... Ne savez-vous donc pas qu'une courte absence ne sert qu'à faire paraître plus vif le plaisir de se trouver ensemble ?... Deux jours de séparation, pour des amoureux bien épris, c'est une éternité, j'en conviens ; mais de ces éternités-là, on en voit facilement la fin... Vous irez à vos affaires, Raoul, je le désire, je l'exige... Vous partirez demain matin... Denis s'inclina.

—Je ferai mieux, monsieur le baron, répondit-il.

—Que ferez-vous donc ?

—Sur les deux jours que je vous demandais tout à l'heure, je viens de trouver moyen d'en gagner un.

—Comment cela ?

—Au lieu de partir demain matin, je partirai dans une heure... je voyagerai toute la nuit, je serai à destination au point du jour, je ferai mes affaires dans la journée, je me remettrai en route demain soir, et, après-demain matin, je serai le premier à baiser la jolie main de ma belle fiancée... Marguerite sourit et rougit. Réginald approuva de la tête.

—Voilà, —dit-il, —un plan qui me paraît fort sage et combiné, et je n'entrevois aucun obstacle à sa réalisation... Seulement, votre cheval est-il de force à faire trente lieues en deux nuits ?

—Mon cheval est à l'épreuve, —répondit Denis, —je lui ai fait faire plus d'une fois des marches forcées, plus fatigantes que celle dont il s'agit aujourd'hui.

—A la bonne heure.

—Permettez-moi de donner l'ordre de le seller et de le brider sans retard.

—Faites.

Denis salua.

Une demi-heure après, son cheval hennissait devant les larges marches du perron.

—N'y a-t-il donc aucun danger à voyager ainsi la nuit ? —demanda Marguerite d'une voix très-émue.

—Aucun, —répliqua Denis.

—Mais ces bandits dont on parle tant et qui viennent d'incendier la ferme du père de Roschen... —En cas d'attaque, j'aurai de quoi leur répondre, —dit le jeune homme en souriant et désignant les fontes de sa selle. D'ailleurs, ajouta-t-il en montrant du geste le ciel émaillé de constellations étincelantes, l'étoile de notre amour nous protège, elle me ramènera auprès de vous sain et sauf... —Dieu le veuille !... murmura la jeune fille, plutôt du cœur que des lèvres.

Denis s'approcha d'elle.

Il appuya ses lèvres sur son front charmant, qui frissonna sous ce baiser d'une volupté chaste et délicieuse.

(A continuer.)